

fectionné cette machine et obtenu le moyen de se marier aussi, de divorcer, de tester, de voter. En attendant, il convient d'ajouter que ces enfantillages de raffinement ne font qu'en compléter d'autres, plus appréciables. On compte les chambres à coucher qui n'aient pas à côté d'elles un cabinet de toilette, avec une salle de bains où l'eau chaude et l'eau froide coulent à volonté à toute heure du jour et de la nuit. C'est avec cela un luxe insensé de boiseries et d'étoffes. Je revois, en transcrivant ces notes, un tout petit salon au neuvième étage d'un de ces hôtels, à l'angle et tout juste à la même hauteur qu'une horloge placée dans le clocher d'une église voisine. Avec son canapé et ses fauteuils de soie havane, ses minces bandes souples de soie blanche sur les tables et sur le dos des sièges, avec l'acajou clair de sa boiserie, la finesse de ses chaises à bascule cannées et les eaux-fortes de ses murs, — c'était à ne jamais se croire dans un appartement d'hôtel, loué au jour ou à la nuit. Il y a ainsi deux cents chambres ou salons dans l'immense bâtisse. En la regardant du dehors, et calculant que tous ces appartements sont chauffés par un appareil de tubes en métal où l'eau chaude arrive et d'où elle s'en va par un tour de roue, que l'électricité en éclaire les moindres recoins, et fait marcher depuis les sonnettes jusqu'aux pendules, que le gaz est installé à côté pour le cas où cette lumière s'arrêterait, je songe à l'innombrable quantité de tuyaux dont est perforée cette espèce de bête

vivante en briques et en fer. Elle ne bouge pas, mais elle souffle là-haut, à cette distance invraisemblable, une colonne de noire fumée, épaisse comme celle d'un navire. Je songe à ce qu'il tient d'invention humaine dans l'ajustage ingénieux de tant de menues pièces. J'ai compté, dans ces visites à cinq hôtels, cinq systèmes différents pour vider les lavabos et les baignoires. Traduit en réalités concrètes, cet humble détail signifie que cinq intelligences subtiles, au service de cinq volontés de faire fortune, ont étudié ce problème, puéril d'apparence, avec l'espoir, justifié par le résultat, de rencontrer des capitalistes qui patroneraient l'invention et des architectes qui l'adopteraient. En est-il ainsi du petit au grand? Il est bien probable. C'est une jeunesse évidemment que ce génie de nouveauté. Mais, voyant ce qu'un Américain en voyage demande à un gîte de hasard, constatant ce qu'il lui faut d'argent pour satisfaire des goûts de confortable aussi compliqués, mesurant le degré d'ingéniosité où en arrive ici l'asservissement de la matière aux besoins de l'homme, je ne puis de nouveau me retenir de conclure comme avant-hier : cette civilisation manifeste aussitôt, à celui qui l'aborde en passant et sans préjugés, des signes de maturité bien plus que de début et d'hésitation. Seulement New-York ne résume pas plus les Etats-Unis que Paris ne résume la France, et il faudra voir.

*Jedi.* — Deux oasis dans cette existence de touriste que je mène ici depuis quatre jours : — un déjeuner au club des *Players* avec des hommes de lettres attachés à une grande revue et une soirée au théâtre avec un autre homme de lettres qui dirige un important journal. Je note mes impressions sans souci de trop les rattacher aux précédentes, et en comprenant que si la copie des choses physiques est toujours légitime, celle des choses morales a besoin d'être contrôlée plus soigneusement. J'espère rester aux Etats-Unis d'assez longs mois pour que ce contrôle me soit assuré.

L'histoire de ce club est singulière. Elle confirme ce que j'avais souvent entendu dire sur la place particulière que les comédiens occupent en Amérique. C'est l'acteur Booth qui l'a fondé. Il a acheté la maison. Il l'a meublée. Il l'a ornée des précieuses collections réunies par ses soins et toutes composées d'objets qui se rapportent au théâtre. Puis il l'a donnée au club, en se réservant d'y habiter un appartement où il est mort. Je suis frappé par l'extrême tenue de l'endroit, par son caractère si prononcé de chose Anglo-Saxonne. Le square sous les fenêtres, Gramercy Park, a la physionomie d'un coin de Kensington. La respectabilité de l'artiste est écrite partout, et mille détails attestent qu'elle ne lui était pas personnelle. C'est l'art même du comédien dont cette maison révèle le culte. Deux beaux portraits, l'un de Booth lui-même, l'autre de Jefferson, — par le

peintre John Sargent, — montrent des faces pétries de pensée et de volonté, presque trop intellectuelles pour une profession qui veut plus d'instinct, plus d'inconscience. Tous les autres acteurs dont les images décorent les murs ont cette même expression qui va jusqu'au tendu. Je crois y deviner l'énergie de la race appliquée à la culture. Il faut entendre les Américains prononcer le mot *art*, tout simplement et sans article, pour comprendre l'ardeur profonde avec laquelle ils éprouvent le souci de se raffiner, et c'est aussi ce mot *refined* qui revient sans cesse dans les propos des confrères avec lesquels je visite le club. Peu ou point d'anecdotes de vie privée dans les conversations que la vue des portraits leur suggère. En revanche, je reste étonné de constater combien ils gardent le souvenir des moindres nuances observées dans le jeu de ces acteurs, et particulièrement comme l'interprétation de tel ou tel rôle de Shakespeare passionne leur esprit. J'aperçois une fois de plus la force nationale de ce poète, et à quel degré la littérature dérive de lui dans les pays de langue Anglaise. Molière n'a pas cette position chez nous, ni Goethe en Allemagne. Leur œuvre ne projette pas cette influence, unique et continue, qui est celle aussi de Dante sur l'âme Italienne. Peut-être les Américains tiennent-ils à Shakespeare par des fibres plus passionnées encore que les Anglais. C'est une façon pour eux de se rattacher à une tradition, et j'ai déjà cru reconnaître à plusieurs reprises ce besoin d'un

peu de lointain derrière le présent, dans cette contrée toute en présent et en actualité. J'en ai une preuve nouvelle, quoique très petite, en sortant avec un de mes compagnons de ce matin. Il me montre sur une place deux lanternes plantées devant une maison :

— « On les avait mises là, » dit-il, « durant le temps que le maître de cette maison était le premier magistrat de New-York. C'est l'usage... Il est mort, et on les y a laissées... Vous ne pouvez pas comprendre cela, vous qui vivez dans un pays d'histoire, j'ai du plaisir à les regarder parce qu'elles sont une chose d'il y a déjà vingt-cinq ans, et cela fait du bien de retrouver un peu de passé dans une ville si neuve... »

Rien de plus actuel en revanche, de plus exclusivement et absolument local, de moins Shakespearien aussi, que la pièce à laquelle un autre confrère me conduit le soir :

— « Ce n'est pas très bon, » me dit-il, « mais vous verrez comme c'est fait pour notre public... »

Nous entrons dans un petit théâtre qui présente cette particularité de n'avoir presque pas de loges. Aucun théâtre n'en a davantage à New-York, sinon l'Opéra. Est-ce une maladresse ou une hâte dans la construction des salles? Est-ce le désir de multiplier les places? Est-ce un signe de la démocratie des mœurs, ou simplement la préoccupation constante ici, de l'incendie? Toujours est-il que les femmes et les hommes, pêle-mêle et un peu de

toutes classes, se pressent à l'orchestre et au balcon. Ils suivent avec un intérêt passionné ce drame, qu'ils connaissent déjà, — car il a eu un nombre incalculable de représentations. — Il s'appelle le *Nouveau Sud*. Le sujet de la pièce suppose à lui seul de curieuses différences, non seulement de mœurs, mais de législations. Un officier du Nord, en garnison dans le Sud, se trouve, peu après la guerre, avoir une querelle avec le frère de sa fiancée, qui est un planteur de Géorgie. Cet homme lui arrache son sabre et le menace. L'officier se défend avec le fourreau. Il frappe à la tête son agresseur et l'étend du coup à terre. Epouvanté de sa propre action, il court chercher du secours, et, pendant son absence, un nègre, autrefois insulté par le planteur, et qui voit cet homme sans connaissance, l'égorge avec le sabre même de l'officier. Ce dernier, convaincu d'assassinat, est condamné aux galères. Mais sa fiancée a foi en lui, et, profitant du code particulier à l'Etat qui autorise chaque citoyen à choisir un convict pour domestique avec l'autorisation du gouverneur, elle tire du bague l'assassin présumé de son frère, et elle le prend à son service afin qu'il puisse prouver son innocence. Le caractère de cette fille, si extraordinaire pour un étranger, soulève des tempêtes d'applaudissements. Quand elle dit à son père : « Suivez votre chemin, moi je suis le mien... » la frénésie du public ne se connaît plus. La force personnelle de la volonté, la poussée en avant de l'être qui agit d'après sa

conscience, voilà sans doute ce que ces gens applaudissent. Je pense, par contraste, à l'accueil que ferait un public de chez nous à l'attitude de cette fille vis-à-vis de son père. Il faut croire que les relations de famille ne sont pas tout à fait au regard des spectateurs d'ici ce qu'elles sont au nôtre, car une seconde scène soulève le fou rire qui choquerait cruellement une salle Parisienne. La sœur de l'héroïne, éprise d'un médecin à qui elle fait la première une déclaration mimée, au cours d'une consultation et en lui tirant une langue d'un pied, surprend ce même père en train de demander une vieille dame en mariage. La férocité avec laquelle l'insolente éclate de rire et saute en l'air, tout en montrant le bonhomme au doigt, paraît la plus plaisante du monde à ce public qui, visiblement, trouve très naturelle cette égalité absolue des enfants et des parents. Mon confrère, à qui je communique ma remarque, admet que chez nous la famille est bien plus unie que dans les pays Anglo-Saxons, et notamment en Amérique :

— « Mais, » dit-il, « vous avez cette misère qu'une fille chez vous ne peut pas se constituer une vie à elle hors de cette famille. Ses parents l'aiment trop et elle les aime trop. Elle n'apprend pas à compter sur elle-même. Elle n'a pas de *self-reliance*, comme nous disons... Cette indépendance a cet avantage ici qu'une femme sans fortune pense à gagner son pain, honnêtement et bravement, comme un homme. Elle se fait docteur,

elle se fait professeur, elle se fait secrétaire de n'importe quelle administration, et elle est heureuse... »

A-t-il raison sur ce dernier point? Ni lui ni moi ne le saurons jamais. Tout en rentrant, je me rappelle pourtant à l'appui de son dire le quart d'heure que j'ai passé au sortir de mon déjeuner à visiter les bureaux de la revue où collaborent mes hôtes des *Players*. Je revois la quantité de femmes occupées, en effet, à des travaux de tout genre dans ces bureaux, une surtout, jeune et gracieuse, assise devant une machine à écrire. Elle recopiait un manuscrit d'article. Ses doigts fins jouaient sur les touches de cet instrument, comme sur celles d'un piano. C'était une besogne propre, délicate, pas trop fatigante, et sur son charmant visage se lisait une sérénité profonde de conscience, une volonté calme, comme une dignité touchante chez une créature si jeune et si évidemment pauvre. — Faut-il croire que cette indépendance active de la femme a pour condition ce relâchement des liens de la famille? C'est possible, après tout, puisque la durée de cette même famille paraît bien avoir pour condition le droit d'aînesse, ou tout au moins la liberté de tester, et l'inégalité en apparence la plus injuste : celle de l'héritage.

---

*Vendredi.* — J'ai repris ce journal dans le train qui va de New-York à Newport, assez confortable-

ment installé à une table d'une de ces voitures Pullmann qui portent le nom pompeux de *palace-car*. Entre parenthèses, quoique je n'aie encore passé que sept jours aux États-Unis, j'ai pu constater à quel habituel excès de métaphore les Américains se livrent instinctivement. Le moindre produit est sur les annonces « *the best in the world*, — le meilleur au monde! » Un vainqueur de boxe devient « le champion du monde, — *the champion of the world* ». J'ouvrais par hasard hier un annuaire de l'école militaire de West-Point et j'y voyais : « Science et art où les cadets excellent. » — Où finit la naïveté? Où commence ce charlatanisme si bien défini par ces trois mots presque intraduisibles et que nous sommes d'ailleurs en train d'adopter et de pratiquer : le *puff*, le *boom* et le *bluff*? Certes les somptuosités d'un vrai palais n'ont rien de commun avec les élégances par trop voyantes de ces longues voitures. Telles quelles, leur raffinement fait honte à nos meilleurs wagons d'Europe. Elles sont ajustées de manière à former d'un bout à l'autre du train un vestibule couvert. Un buffet roulant y est attaché. Si elles devaient, au lieu d'un trajet de six heures, en accomplir un de plusieurs jours, il s'y trouverait des salles de bain, un barbier, un salon de lecture. Et ce sont à peine des places de luxe, puisqu'il n'y a qu'une classe aux États-Unis, et que le supplément à payer pour passer de cette classe dans ces wagons-ci est insignifiant. — J'ai acheté un dollar mon fauteuil pour la distance de New-

York à Newport. — Encore ici cet esprit singulier de complication qui me frappe à chaque minute depuis le débarquement, se manifeste à cinquante signes. Tout est ajusté, machiné, truqué, pour enfermer dans le plus petit espace le plus grand nombre d'objets possible et d'objets manœuvrables. Le fauteuil où vous vous asseyez se tourne sur pivot et se penche à votre gré. Si vous voulez ouvrir la fenêtre, le nègre arrive, porteur d'un treillis de métal destiné à vous protéger de la poussière et qu'il glisse sur une rainure spéciale entre les rebords de cette fenêtre et celui du carreau ainsi soulevé. Si vous voulez déjeuner, jouer aux cartes ou écrire, il dresse devant vous une table qui, d'un pied mobile, s'appuie au plancher, et par son autre extrémité s'adapte à la paroi du wagon. Sans cesse des enfants passent, offrant des journaux et des livres. J'y distingue dans le paquet le roman d'Alphonse Daudet, *Sapho*, avec ce sous-titre : « *Or lured by a bad woman's fatal beauty!* — Ou trompé par la fatale beauté d'une mauvaise femme... » — Et c'est partout une prodigalité de tapis, de peluches, d'acajou sculpté, d'ornements nickelés. Les nègres eux-mêmes, qui se promènent, revêtus tantôt de leur uniforme et tantôt d'un immense tablier blanc, semblent des animaux de luxe, une fantaisie de la compagnie qui achève pour moi l'exotisme de ce décor. Armés d'une sorte de plumeau-brosse qu'ils manient avec une agilité simiesque, ils vont, époussetant les voyageurs avant les stations, sans les consulter,

comme des meubles. J'ai vu un d'entre eux, tout à l'heure, prendre le chapeau d'un gentleman âgé qui lisait un journal. Il l'a nettoyé, puis il l'a remis sur la tête du patient sans lui demander la permission. L'autre n'a pas même levé les yeux. Cependant les villes se succèdent et les paysages. Le train traverse sur des ponts très bas, et à toute vapeur, de larges rivières qui coulent entre des forêts, — des restes de forêts plutôt, violées, massacrées, et dont la végétation vigoureuse atteste encore la splendeur primitive de cette contrée avant que n'y débarquât

Le destructeur des bois, l'homme au pâle visage!

Des cottages succèdent à des cottages, sans un jardin, sans un seul de ces petits salons en plein air faits de verdure et de fleurs, où le bourgeois Français aime à flâner, son sécateur et son arrosoir à la main. Mais où les Américains le prendraient-ils, le temps de flâner, de regarder un rosier qui pousse, de se laisser vivre? Leurs rosiers, à eux, ce sont ces vastes cheminées d'usines qui vont se multipliant. Leurs jardins, ce sont ces maisons, bâties si vite que, d'une génération à l'autre, elles ont quintuplé, décuplé, et au delà. En 1800, New-Haven, que le train vient de dépasser, avait cinq mille habitants; elle en a quatre-vingt mille aujourd'hui, et son commerce est évalué à plus de cent cinquante millions de francs par an. Tout à l'heure, c'était Bridgeport, qui a fabriqué l'année dernière pour cent millions de

machines à coudre et de voitures, Hartford dont les compagnies d'assurances ont toutes ensemble un capital de sept cents millions de francs. Ces chiffres deviennent comme concrets devant ce paysage, qu'ils expliquent et avec lequel ils se mêlent, tant il y a de bateaux à vapeur dans les moindres ports, de lignes de tramways électriques dans les rues des cités, d'usines dans la campagne et d'annonces, — des annonces, encore des annonces. J'avais pris mon papier pour résumer mes impressions de cette première semaine en quelques traits un peu généraux. Je ne le peux pas, tant ce mélange d'une nature par moments si primitive, si voisine de la sauvagerie virginale et de cet industrialisme exaspéré, absorbe mon attention. — Et cependant, à peine si le wagon bouge malgré la vitesse. — Une brochure écrite par un de nos ingénieurs les plus distingués, M. de Chasseloup-Laubat (1), et que j'ai lue avant de partir, m'en a donné la raison par avance en me montrant avec quel bon sens le constructeur a placé la longue voiture sur de tout petits chariots à six roues, de telle manière que les parties réservées aux sièges sont en dehors de l'axe de trépidation. Elle m'a fait comprendre aussi la locomotive, — joli et puissant outil de vitesse, — très haute et aménagée de façon à ce que le mécanicien voie au loin toute la route à travers une cage vitrée où il

(1) *Voyage en Amérique et principalement à Chicago*, par M. le marquis DE CHASSELOUP-LAUBAT. Paris, 1893.

est assis. Tous les organes sont dehors, cylindres, tiroirs, bielles, à portée de la main. Cette locomotive pose à l'avant, elle aussi, sur un tout petit chariot directeur, qui permet des courbes plus rapides et une voie établie plus légèrement. Qui a inventé ces perfectionnements? Qui a imaginé aussi tout le détail si étrangement compliqué de ces wagons? C'est toujours la même réponse : personne et tout le monde, cette volonté sans cesse en arrêt, cet œil toujours en éveil, cette audace toujours en quête de nouveauté, et cette insatiabilité de raffinement qui me semble, jusqu'ici, le trait le plus marqué de cette civilisation, celui que je m'attendais le moins à trouver. S'il me fallait retourner demain en Europe, c'est dans cette sensation pourtant que se résumerait ce premier contact si rapide avec ce peuple. Il semble qu'il ait en effet triomphé du temps, puisque cet extrême atteint dans le luxe touche de si près à la barbarie de l'Ouest et plus simplement à celle des quartiers populaires de New-York. Je suis curieux de savoir si je trouverai le même contraste, la même saute étonnante d'atmosphère dans cette ville d'eaux où je serai ce soir, et dont tous les Américains qui m'en ont parlé m'ont semblé un peu fier et un peu dégoûtés :

— « Il n'y a qu'un Newport au monde, » disent-ils, et ils ajoutent invariablement : « Mais Newport n'est qu'une coterie de millionnaires, ce n'est qu'un *set*, ce n'est pas l'Amérique... »

— « Pourquoi? » ai-je demandé à plusieurs.

— « Vous le comprendrez quand vous y serez allé, » répondent-ils, non moins invariablement. Puis, avec une reprise d'orgueil : « Il y a plus de millions de dollars représentés sur cette petite extrémité de cette petite île que dans tout Londres et dans tout Paris réunis... »

BIBLIOTHÈQUE  
U. A. N. I.